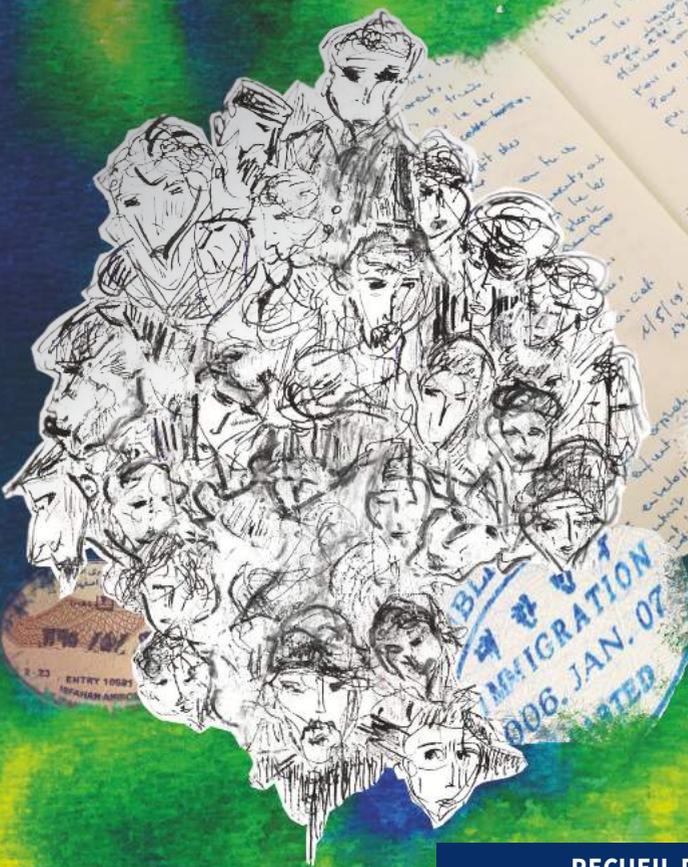


Collectif
La Compagnie
des scribes

Des errances *Deshérences*



RECUEIL DE TEXTES DE 6 AUTEUR-E-S

Marcel Bavais, Cayetana Carrión, Geraldine Catino,
Josée Gallois, Olivier Schneider-Depouhon
avec la participation de Nectaria Kasimakis

Droits d'utilisation:

Des errances, Déshérences du Collectif la Compagnie des Scribes est réalisé par l'asbl Entr'âges et est produit par ScriptaLinea aisbl.

Les textes et illustrations sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons 2.0

Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification
[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]



ScriptaLinea, 2019.

www.scriptalinea.org

N° d'entreprise BE 0503.900.845

RPM Bruxelles

Éditrice responsable:

Isabelle De Vriendt

Siège social:

Avenue de Monte-Carlo 56

B- 1190 Bruxelles (Belgique)

Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via

www.collectifsdecrits.org

Quelques mots sur Entr'âges et sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Des errances, Déshérences* a été réalisée par le Collectif La Compagnie des Scribes, à l'initiative de l'asbl Entr'âges et en partenariat avec la Boutique culturelle (Anderlecht, Région de Bruxelles-Capitale), selon les principes et la méthodologie des Collectifs d'écrits, mis en place par l'asbl ScriptaLinea.

Entr'âges a pour mission de favoriser les liens entre les personnes de générations différentes dans une dynamique de solidarité et de réciprocité. L'association s'adresse à toute personne, avec une attention particulière aux personnes fragilisées socialement et aux porteurs de projet et ce, en vue de soutenir leur pouvoir d'agir.

À travers sa mission, l'association répond à plusieurs enjeux tels que l'égalité et la justice sociale, la mobilisation et la participation citoyenne, l'inclusion sociale, le décroisement des générations, la déstigmatisation et la non-discrimination fondée sur l'âge.

En vue de réaliser sa mission, l'association informe, forme et sensibilise aux questions autour de l'âge afin de changer les perceptions que nous en avons. Elle anime des projets de terrain qui visent à promouvoir le lien entre des personnes d'âges différents. Elle offre un accompagnement et un soutien méthodologiques aux professionnel·le·s et porteurs de projets.

Entr'âges organise également des campagnes et des événements de promotion d'activités intergénérationnelles et est engagée dans un travail de représentation et de plaidoyer auprès des institutions et instances politiques.

Enfin, elle développe la production de publications et d'outils et gère un centre de documentation en gérontologie sociale et en intergénération unique en Belgique francophone.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e-s (reconnu·e-s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région, d'une commune ou d'un quartier et ce, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui souhaitent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre ensemble et la création littéraire.

Cayetana Carrión

Chargée de projet à Entr'âges asbl

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de ScriptaLinea aisbl

ENTR'AGES

ScriptaLinea
AISBL

Handwritten notes in a notebook, including a list of names and dates.

Handwritten notes on a clipboard, including a list of names and dates.



Dans le grand comité
qui s'est tenu le 11 octobre de la veille
nous avons vu, les membres présents
avec tous les membres d'un
autre comité ont après de lui dire
qu'ils n'ont pas de nouvelles
l'absence de l'un des membres
surtout en fin d'après-midi de l'après-midi
possibilité pour...



Impressions

Le long du canal, sortie de ma nuit, j'ai pris le chemin qui m'a conduite à vous.

Nous voilà assis autour de la table, face à ces pages blanches qui nous unissent.

Face à l'oubli de souvenirs réels ou rêvés qui vibrent dans nos cœurs, on écrit.

Écrire face à l'oubli de cette belle Italienne que tu as réinventée aujourd'hui pour nous.

Écrire face à l'oubli de ces doux parfums d'Orient qui ont délavé tes yeux bleus.

Écrire face à l'oubli de ce train qui traverse ta vie.

Écrire face à l'oubli de cette légende qui caresse ta main.

Écrire face à l'oubli de ces peurs qui m'ont faite celle que je suis.

Présentation de notre collectif

Anderlecht regorge de belles surprises ! Qui aurait imaginé qu'au cœur de la commune, des scribes venu·e·s de tous horizons formeraient un collectif d'écrits ?

Né à l'initiative de participant·e·s au projet *Vagues Impressions par-dessus le canal...* à Anderlecht (2018), le Collectif La Compagnie des Scribes s'est formé dans les locaux accueillants de la Boutique culturelle d'Anderlecht et a commencé son tout premier parcours d'écriture en janvier 2019.

Partageant un lien fort avec l'immigration, mais sur la base d'expériences très diverses, les membres du collectif ont tissé de fil en aiguille une relation de confiance qui leur a permis de construire ensemble un parcours d'écriture jalonné d'échanges, de réflexions, d'imagination, d'émotions et de ressentis.

Venu·e·s des quatre coins de Bruxelles, nous avons en commun une même envie de partager.

Pour s'y retrouver

p10	Éditorial
p13	<i>Voyage</i> , Geraldine Catino
p15	<i>Me voilà enfin arrivé ici</i> , Marcel Bavais
p17	<i>Pourtant le soleil se lève encore</i> , Geraldine Catino
p25	<i>Rester en ligne</i> , Olivier Schneider-Depouhon
p29	<i>Ursula</i> , Texte collectif
p31	<i>À Ahmed ben Mohamed ben Tahar et tant d'autres</i> , Josée Gallois
p35	<i>À la dérive</i> , Texte collectif
p41	<i>Le poisson rouge</i> , Texte collectif
p43	<i>Léa</i> , Geraldine Catino
p45	<i>Tenues de route</i> , Olivier Schneider-Depouhon
p51	<i>L'écolier farceur</i> , Texte collectif
p53	<i>Le gant noir</i> , Cayetana Carrión
p61	Les auteur-e-s
p64	Les lieux traversés
p67	Remerciements

De tous temps les peuples ont émigré pour conquérir des territoires, mais aussi pour fuir la famine, la pauvreté, les guerres et, plus récemment, pour échapper aux conséquences du changement climatique. Chaque vague d'immigration a amené avec elle sa culture et est venue enrichir, voire transformer, celle du pays d'accueil au point qu'elles ont toutes joué un rôle essentiel dans le développement actuel des peuples. Cela ne s'est cependant pas toujours passé sans heurts, car la peur de la différence suscite parfois les passions tristes de l'hostilité et du repli.

Peut-on, dans l'exil, emmener ses racines avec soi ? Comment concilier la peur de l'inconnu et la nécessité de commencer une nouvelle vie ? Voilà deux questions que pose ce recueil et auxquelles notre collectif ne prétend pas donner de réponses autres que fragmentaires. Dans nos textes, nous n'avons pas cherché à embrasser du regard toute la complexité des migrations.

Nos histoires racontent le désir de construire une vie meilleure, la nécessité de fuir la violence du pays d'origine, les retours au pays pendant les vacances, les rencontres avec l'autre, la fondation d'une famille ou le retour définitif au pays lorsque la vie a pris fin.

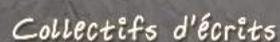
Mais pour nous, la migration se situe tout autant sur le territoire de l'imaginaire... le peuple des écrivains, des rêveurs et de tous ceux et celles qui imaginent des mondes différents, s'exile aussi dans un ailleurs qui laisse la place à la fantaisie, à l'utopie et au fabuleux. Dans cet esprit, nous avons recouru à la technique des cadavres exquis, méthode imaginative s'il en est, qui nous a inspiré de belles envolées baroques !

Notre propos est de faire entendre des récits individuels, collectifs, subjectifs sans lyrisme gratuit, parfois teintés d'humour, parfois graves, souvent traversés par la tendresse et l'émotion.

À travers nos textes, nous invitons les lecteurs et les lectrices à partager le ressenti et l'expérience d'hommes et de femmes d'âges différents, venu·e·s des quatre horizons. La transmission est au cœur de notre démarche et révèle en filigrane, par la vitalité du lien intergénérationnel, que les migrations se suivent et ne se ressemblent pas.

Chacun et chacune écrit son histoire dans la grande Histoire.

Le Collectif La Compagnie des Scribes



Collectifs d'écrits

Voyage

Dans un pays, il y a une ville
dans la ville une gare
dans la gare un quai
sur le quai un train
dans le train des voyageurs
assis
qui attendent le départ
le départ pour une nouvelle vie
sans savoir sur quel quai
dans quelle gare
dans quelle ville
dans quel pays
ils descendront.

C'est pas grave
c'est toujours mieux
qu'ici.



Me voilà enfin arrivé ici

Me voilà enfin arrivé ici.

Ma chère épouse me manque et mes enfants aussi.

Juste quelques entretiens téléphoniques rapides pour prendre de leurs nouvelles et une photo d'eux que je porte précieusement contre mon cœur.

Mes parents, ainsi que toute ma Famille, qui doivent s'inquiéter de savoir comment je me débrouille ici pour enfin tenter de trouver un espoir de tous les faire venir dans ces lieux de Paix, de Calme et de Bonheur.

Tout à l'heure, je vais essayer de rencontrer quelqu'un qui, après des heures et des files d'attente, va peut-être m'écouter pour me permettre de rester momentanément ici et poursuivre mes recherches.

Quelle galère.

De fait, ici, pas de guerres, pas de bombes, pas de haine et pas de peurs.

Mais malgré l'accueil des gens qui m'ont sorti de ce cauchemar en Méditerranée, je me sens perdu au milieu de cette population que je ne connais pas et qui m'observe du coin de l'œil comme un inconnu misérable.

Comment vais-je m'en sortir pour tenir la promesse que j'ai faite à tous mes Chers que j'ai dû abandonner au pays de mes racines ?

Comment vais-je m'en sortir également pour m'adapter et adapter mes proches si j'arrive à les faire venir par ici ?

Tout s'affole dans ma tête.

Ai-je pris la bonne décision ?????

NUMÉRO 357... NUMÉRO 357, S.V.P.

Ah, je crois que c'est pour moi, allons-y.



Pourtant le soleil se lève encore

« Pas tout à fait italienne à la maison ni vraiment belge à l'extérieur, j'ai un jour décidé de n'être ni l'une ni l'autre. Je crois qu'au fond de moi je n'aime aucun des deux pays... Je voyage dans mon esprit dans un pays que j'ai fait mien.

On a écrit sur mon front à l'encre sympathique « immigrée ». Je n'ai pas choisi d'être ici. Je n'ai pas choisi d'être la fille d'un esclave moderne postguerre 40-45. Je n'ai pas choisi ce pays froid et gris. Où es-tu, ma Terre Mère ? Je fais partie des gens d'un autre voyage, d'un autre chemin. Je ne lis pas dans les lignes de la main.

Je ne supporte plus ce bruit de train dans ma mémoire, qui me conduisait loin de mon enfance. Je ne supporte plus ce vide en moi, comme si on m'avait arraché l'âme.

Je ris, je pleure, etc. ... je rêve aussi encore parfois... »

Et pourtant...

La violence des mots que je viens de lire, aurais-je pu les écrire ? Elle est fière d'être ce qu'elle est. Fière de l'homme qui a osé descendre aux enfers pour lui donner un peu de lumière. Fière de cette femme qui s'est usée à la tâche jusqu'à en mourir. Fière.

Comme un ultime voyage, sa mémoire prend le chemin qui la conduit chez elle, dans ce petit village du sud de l'Italie. Elle se voit courir, enfant, dans la cour d'un château devenu fantôme. Elle entend la voix de son grand-père ordonnant à son cousin Salvatore de veiller sur elle, et gare à lui si elle se fait mal.

Elle voit sa grand-mère toute courbée, toute de noir vêtue.
Elle respire ce parfum du passé, d'insouciance. Elle revoit toutes ces petites maisons ensevelies sous la colère de la terre, de la maison de son enfance il n'y a plus rien.
Elle voit tous ces visages oubliés qui ont pris depuis longtemps le chemin de l'éternité.
Elle se voit grimper au clocher de l'église, et la peur dans les yeux de son père lui demandant doucement de descendre, et la fessée qui suivit.
Elle entend cette voix douce de sa mère chanter une chanson qu'elle ne reconnaît plus.
Elle joue avec ce cousin parti trop vite par une belle journée d'été en oubliant de respirer.
Elle cueille ces fruits rouges qui lui tachent les mains.

«Après les jours heureux et d'insouciance, après les rires de mon enfance, que me reste-t-il? Parmi ces souvenirs qui émergent de mon passé, que reste-t-il de ces moments d'éternité? Est-ce mes vacances enfant? Le train, les cadeaux plein les valises, le chocolat «Côte d'Or», le café à la chicorée que personne ne boit. Les retrouvailles avec la famille et les amis?

Que reste-t-il de ces éternités de bonheur?»

Il y a des souvenirs qui ne veulent pas mourir et qui, au détour d'un spectacle, lui reviennent en plein visage sans qu'elle ne puisse plus les effacer ni les ranger parmi les souvenirs à jeter. Elle scrute l'horizon, espérant rencontrer quelqu'un du passé pour lui raconter.

Les grilles de la maison où son fils a joué sont fermées à jamais et, peut-être comme un pied de nez au passé, dans le garage se trouve encore son vélo.

Toi mon plus beau souvenir,
Avec quels mots vais-je te décrire ?
Dans quelle langue ?
Sur parchemin ou sur le sable ?
Vais-je te garder quelque part ?
là où tu dors au creux de mon cœur ?
Restons ensemble,
réchauffe ma mémoire.

Comme le murmure de la source qui coule lentement entre les rochers au creux de la vallée, elle murmure doucement à sa vie de lui laisser le temps de caresser des yeux ce village qui n'en finit plus de mourir.

Elle revient sur ses pas, sur hier. Les souvenirs remontent le temps et le quartier de son enfance.

« Ma mémoire est la demeure ouverte sur les rues disparues de mon enfance. Il ne reste plus rien du quartier où j'ai grandi, on l'a éventré pour y construire des tours. Le 42 a été démoli. J'habitais au 3ème étage. C'était une maison avec une cour intérieure et des appartements aussi à l'arrière. Nous étions quasiment tous des immigrés, il y avait des familles grecques, espagnoles, italiennes. La dernière arrivée était une famille marocaine.

Seule la concierge était belge et vieille. Après la gifle que j'ai reçue de mon père, elle ne lui a plus jamais donné mes avis d'absence de l'école. Elle me faisait chaque fois promettre de ne plus brosser les cours en me menaçant de le lui dire si je continuais, mais elle ne l'a jamais fait et j'ai souvent préféré me promener que me formater. »

Aujourd'hui, il n'y a plus que quelques photos et sa mémoire pour se souvenir et raconter la douceur de l'enfance. Alors elle écrit, écrit pour ne pas oublier.

Et pourtant...

Les années ont passé et la voilà sur un bateau à Gênes pour rejoindre cette île qui l'a adoptée. Elle prend son temps pour endosser l'habit de réussite d'enfant d'immigré. L'argent, la belle voiture, le meilleur hôtel dans la plus belle ville balnéaire et la solitude comme monnaie de change.

Assise dans un transat, elle regarde l'horizon comme si elle voulait y voir autre chose que le ciel qui se noie dans la mer. Par moments, elle les ferme pour mieux se souvenir, se souvenir de quoi, de qui, de quand?

Il y a des jours qui ressemblent à des nuits
et des nuits qui n'en finissent pas,
comme des jours sans fin...

Il y a le temps qui s'arrête parfois
le long d'un chemin, au détour d'un souvenir,
d'un visage avec qui ont refait quelques pas...

Il y a des moments magiques
où l'innocence de l'enfance nous reprend par la main,
juste le temps d'une odeur, d'une voix, d'un parfum...

Juste le temps de se dire déjà?
Puis on s'endort lentement et on rêve ce rêve
dont on ne se réveille pas.

En se rapprochant de la Sicile, elle se rappelle la légende de « colla pesce » l'homme-poisson qui, par amour pour sa terre, nage dans l'infini pour retenir le troisième pilier de l'île.

« Que vois-tu, homme de légende ? Croises-tu toutes ces âmes envoûté par le chant de fausses sirènes ? »

Elle sait que si elle s'approche trop près du bord, elle va noyer sa solitude, malgré sa peur des profondeurs de l'océan pareille à celle de son père descendant dans les entrailles de la terre. Elle regarde la mer si bleue, si belle.

Elle entend la voix du capitaine: « Là, sur notre droite, l'île de Lampédusa. Dans une demi-heure, nous accosterons dans le port de Palerme. »

Lampédusa, l'île des oubliés, des survivants de la faucheuse de la mer.

Comment les nommer, ces âmes volontaires et consentantes qui s'entassent par centaines dans les cales des bateaux en payant le prix fort aux chacals pour un billet aller simple pour l'enfer ?

Comment les nommer, ces âmes qui n'ont jamais franchi les « Lampédusa » de l'Europe ?

Ils avaient pris le chemin de la solitude, ils avaient rêvé de partir. Ils avaient pris le chemin de la Méditerranée sans savoir nager en espérant toucher le rivage avant de se noyer. Ils ont prié les cieux d'être cléments, ils ont prié leur Dieu. Parmi eux, il y avait Nelson. On a entendu son nom aux actualités, dans sa poche son bulletin de classe. Il venait d'Érythrée, il aimait la vie comme personne, il voulait la gagner.

Elle prend un dernier expresso avant de descendre. Elle accoste, elle. La brise perle sur son visage, ce sont peut-être des larmes venues du fond de la Méditerranée.

Elle aime cette mer, les vagues qui la bercent, le chant des sirènes, elle aime ces profondeurs qui lui font peur. Elle aime la mer et la craint, les chants des sirènes l'emmènent toujours plus loin.

Elle voudrait devenir poisson-lune pour apprivoiser le soleil, pour bercer le sommeil de ceux qui dorment sans aurore.

Une fois de plus, elle a gagné une bataille, elle a charmé les sirènes de la nuit.

«Est-ce les larmes des mères qui soulèvent les vagues et inondent nos terres ?

Est-ce leurs prières qu'on entend lorsque le vent souffle en rafale et devient tornade ? Et lorsque le ciel s'obscurcit, est-ce pour accompagner leurs cris ?

La Méditerranée berce leurs enfants pour l'éternité.

Et dans les fonds marins des côtes des Amériques, y a-t-il des sirènes qui bercent nos aïeux ?

La mémoire ne se retourne jamais sur le passé, elle raconte et oublie qui nous avons été.

Il nous a fallu du temps pour écrire notre histoire, pour nous libérer de la peur de l'ingratitude et de la désobéissance envers les pays d'accueil pour le travail d'esclaves donné à nos pères, de servitude à nos mères. Notre histoire, c'est celle de la victoire sur le destin bâtard, mais cela n'a plus vraiment d'importance, nos enfants sont d'ici et l'Europe est leur patrie.»

Et eux, quels souvenirs émergeront de leur passé ? Que raconteront-ils à leurs enfants ? La traversée, le bateau, la peur, le froid, l'accueil mitigé d'une terre pas vraiment promise ? Raconteront-ils la guerre, le sang, les morts, les blessés, ceux qui sont partis sans jamais arriver ?

Quelle histoire naîtra de leur passé ? Quelle histoire écriront-ils un jour ?

Leurs enfants seront d'ici, avec peut-être dans leurs yeux la tristesse d'être amputés d'une partie de leurs racines, mais avec cette force qu'ont les enfants d'immigrés de créer leur avenir. Avec nos cultures en partage, avec vos cultures en cadeau.

«Vous croyez me connaître un peu à travers ces quelques lignes et pourtant, si vous saviez mon voyage, si vous connaissiez mon âme, si vous pouviez lire dans mon regard - mais pour cela, il faudrait que je vous regarde - et savoir ce que je serre dans ma main. Comment me nommerez-vous, alors? l'étrangère???»

Et pourtant... le soleil se lève encore...





MARRIE

66
67
68
69
70
71

defantm

Rester en ligne

Jamais ma main n'avait autant tremblé au moment de composer un numéro de téléphone.

Jamais non plus je n'avais consacré autant d'efforts et de temps à la recherche des coordonnées d'une personne. Une fille. Une fille devenue femme aujourd'hui, et que j'ai connue à l'école primaire. Ses parents étaient venus d'Italie pour s'installer ici, s'étaient déracinés, avaient largué les amarres. D'où étaient-ils exactement ? Naples, Sicile ? Je ne l'ai jamais su.

Huit sonneries jusqu'à maintenant... à la dixième je raccroche. Mais quelqu'un décroche, Piérina elle-même ou bien...

Une voix de femme. Venue de loin il me semble. Allô ? L'inusable entrée en matière. Je murmure, avec un tas de points d'interrogation dans la voix : Piérina ?

Un silence. Elle n'a peut-être pas entendu. Je n'aurai pas parlé assez fort, je répète le prénom qui me suit encore au bout de cinquante ans. Pour couvrir cette distance il faut hausser le ton.

C'est moi, dit-elle. À qui ai-je l'honneur ?

Olivier.

Didier ?

Non, Olivier.

Ah... euh...

Nous étions ensemble à l'école primaire...

Encore un silence. Cinquante ans c'est une couche de glace et d'argile difficile à percer, une nuit de goudron où la mémoire s'emprisonne, un espace où se dissolvent les visages et les noms. À tous les coups elle m'a oublié. C'était idiot de la rappeler, il faut que je raccroche. Mais je ne raccroche pas, bien sûr.

À l'autre bout du fil Piérina doit se demander si elle n'a pas affaire à un aimable cinglé, un farceur qui a du temps à perdre. C'était bien la peine, se dit-t-elle sûrement, que mes parents quittent leur Italie, leur sud chéri, pour un pays où on reçoit ce genre d'appel qui n'a pas lieu d'être.

Elle était belle et plus que ça, dans nos années d'école. Ses yeux, tout le reste... Les garçons fondaient tous devant elle, ils se liquéfiaient comme des cornets de glace sous le soleil de l'été. J'essayais de me persuader que j'étais amoureux d'elle mais, à voir tout cela bien après je me dis que c'était pour ne pas passer, aux yeux des copains, pour un gosse qui n'a pas encore l'âge de tomber amoureux. Il reste que mon regard ne s'était pas posé sur elle par hasard. Sur elle, pas sur une autre.

J'exhume pour la première fois depuis un demi-siècle l'histoire de ce mariage pour de rire qui avait été le nôtre, elle et moi, au fond de son garage. Au son de la marche nuptiale qu'elle fredonnait elle avait tracé sur un mur, à la craie, nos initiales. Rien qu'une parodie, hélas. Des noces de vent.

Oui, dit-elle, je m'en souviens... Vaguement.

Vaguement ? Le mot me blesse, je dois être trop susceptible. Je ne sais plus que dire, je tousse pour meubler. Est-ce pour elle, pour ses yeux qui étaient vraiment beaux, ou pour moi surtout que je l'ai appelée ? C'est pour moi, sans doute. Comme si l'esquisse de mariage jouée sur le mode de la comédie, dans son garage, pouvait prendre vie sur les décombres des années écoulées. C'est pour réaliser ce mirage, j'en prends conscience maintenant, c'est pour ça que j'appelle Piérina, pour faire revivre les marionnettes de chiffon que nous sommes depuis devenus dans la remise d'un théâtre, et c'est pathétique.

“Nonna”, j'entends une voix d'enfant prononcer ce nom. Le petit-fils, la petite-fille de Piérina ? Piérina grand-mère ? C'est plus que je ne peux imaginer, c'est pourtant la plus vraisemblable des choses. Entretemps je suis pris comme d'une démangeaison qui me donne envie de raccrocher, mais cela me semble aussi peu faisable que de continuer cette conversation qui n'aurait pas dû commencer.

Une pensée, un souvenir, me vient à l'esprit tandis que Piérina dit quelque chose à ses hypothétiques petits-enfants : le jour de notre mariage pour rire nous étions montés, elle et moi, à bord de la voiture de son père. Pour un autre simulacre, de départ en voyage de noces cette fois. Just married. Cette voiture sera devenue un ancêtre, un fossile, une pièce de collection. Et nous, les mariés irréels, ne sommes-nous pas des dinosaures, des insectes préhistoriques pris pour toujours dans une goutte de résine figée ? Voilà ce que nous sommes, deux papillons épinglés sur un tableau par un collectionneur désinvolte, alors que le temps se déroule à la vitesse maximale. Piérina, tu m'entends ?



Ursula

Il était une fois Ursula qui se promenait dans la forêt. Elle se promenait dans les bois.

Elle rencontra, à l'entrée du cinéma, l'amant de sa femme.

« Mais madame, votre sac est sur votre épaule. »

Ursula ne mesura pas l'amplitude de sa parole et répondit en tournant les talons, en courant vers son domicile.

Et finalement, elle traversa le lac, suivie à son insu par les bandits qui la guettaient au loin.

La morale de cette histoire est que rien ne sert de rester, gardons les pieds sur terre.

Consulat Général du Royaume du Maroc
Bruxelles



القنصلية العامة للمملكة المغربية
بروكسيل

AUTORISATION DE RAPATRIEMENT DE CORPS

N°3360/13 du 25/07/2013

26/07/2013

Le Consul Général du Royaume du Maroc à Bruxelles,

- Vu la demande formulée par: **Les Pompes Funèbre Islamique de Belgique** agissant au nom de la famille du feu(e) [REDACTED]

Tendant au rapatriement de la dépouille du (de la) défunt(e) au Maroc à **BENI BOUGHAFFER.**

- Vu l'autorisation du ministère des Affaires étrangères et de la Coopération n°3360/13 du 25/07/2013,

- Vu l'autorisation de l'officier d'Etat Civil de la Commune de Bruxelles
- Vu le laissez-passer mortuaire,
- Vu le procès-verbal de mise en bière,
- Vu l'attestation des pompes funèbres, considérant que rien ne paraît s'opposer à ce transfert,

AUTORISE

La société des **Pompes Funèbres Islamiques de Belgique** à effectuer le rapatriement en question sous réserve de l'accomplissement de toutes les formalités requises.

En aucun cas les frais de ce transport ne peuvent être réclamés à ce Consulat Général, ni supportés par lui.



P. le Consul Général et P.O
Le Vice Consul

NEZHA AIT ELARBI

À Ahmed ben Mohamed ben Tahar et tant d'autres

Ma seconde nation, celle où il fait bon vivre quand on a suffisamment d'argent pour obtenir le confort. Celle où il fait chaud dix mois par an, celle qui sent bon le sable chaud, l'iode, les roses, la menthe, les épices, celle dont les fruits diffusent leurs odeurs vraies, pommes, poires, prunes, pêches et donnent envie d'être mangés.

Là ou ton corps repose pour l'éternité au sommet de la montagne, au milieu des cactus immenses (les figues de Barbarie) qui envahissent peu à peu le lieu de ton repos, où tu as pour horizon la mer Méditerranée que tu peux distinguer au loin, au-delà des quelques kilomètres de terres arides. Rien ne te masque l'horizon et tu pourras admirer cette superbe vue jusqu'à la fin des temps.

Nous sommes en 1968, je n'ai qu'une envie partir rejoindre mes frères aînés, ainsi que tous les hommes adultes de mon village qui nous ont quittés le jour où des étrangers, vêtus de façon bizarre, costume, cravate, chemise, chaussures brillantes, leur ont proposé de travailler en Europe avec un contrat en bonne et due forme.

Je n'ai que 16 ans, je suis trop jeune pour les accompagner, mon père me l'a interdit.

Presque chaque jour, je parcours à dos d'âne les 20 km qui me séparent de la mer pour chercher des poissons que je vends aux villageois sur le chemin du retour.

Chaque fois, dans le port, j'admire ces grands bateaux qui chargent

et déchargent des tonnes de marchandises et je rêve de pouvoir y embarquer.

Un matin parmi d'autres, en rentrant à la maison, j'y trouve mon père en pleine discussion avec ma mère.

« Regarde sur la table », me dit-il. Un petit rectangle vert attire mon attention.... Oh.... Mon passeport... « Tu as bien travaillé, dans 2 jours un bateau part pour l'Europe, tu peux acheter un billet et t'embarquer pour rejoindre tes frères et cousins en Allemagne, il y a du travail pour toi. »

Mes parents sont tristes, je le vois bien. C'est la mort dans l'âme qu'ils me laissent partir. Pourtant, j'éclate de joie, j'ai besoin de crier mon bonheur à la terre entière.

J'en ai fait du chemin : Allemagne, Espagne, Pays-Bas, France et enfin Belgique où je me suis établi à Bruxelles jusqu'à l'âge de 58 ans, en 2013, date de mon retour définitif dans mes montagnes natales au Maroc.

Aujourd'hui, Bruxelles a bien changé, elle est devenue multiculturelle. Les monstres (les voisins qui surveillaient tout ce qui se passait dans la rue, cachés derrière leur fenêtre), comme tu aimais les appeler, ont disparu. Chacun a appris à se connaître, à accepter ses différences. La tolérance et le vivre ensemble sont à la mode. Je suis heureuse de pouvoir encore y vivre, dans cette ville qui m'avait accueillie si

froidement. Te souviens-tu de ce jour où pour la première fois nous nous sommes rendus à Bruxelles?

Après le trajet en train, nous avons besoin d'un café. À la sortie de la gare du Nord se trouvait un établissement à l'air très accueillant. Nous nous sommes assis et avons commandé deux cafés au serveur qui n'était pas aimable du tout. Celui-ci est revenu une dizaine de minute plus tard en nous intimant de payer les cafés que nous n'avions pas reçus et de déguerpir sur le champ, sinon il appelait la police.

Nous lui avons répondu «O.K., on attend la police». Alors, il nous a expliqué qu'il ne servait pas les étrangers et que nous n'étions pas les bienvenus. Nous sommes sortis, mais n'avons jamais oublié cette anecdote.

Mais aujourd'hui, Bruxelles me donne tellement d'opportunités de m'épanouir à travers de nombreuses activités: collectif d'écriture, atelier théâtre et multimédias...

C'est devenu une ville si vivante où il y a toujours quelque chose à faire.

Tu aurais aimé y vivre aussi.



deputat

À la dérive

Il y a un radeau qui flotte sur l'eau, il fait noir, il fait nuit, on voit pas... c'est qui ?

Et ça me fait peur, parce que la certitude je la sens en sentant ces vagues qui bougent, qui me bercent avec une certaine agressivité qui me fait penser à ce qui va m'arriver. Nous sommes partis trop vite, je ne sais pas où je vais. Arriveront-ils à bon port ? Y a-t-il quelqu'un sur ce radeau ? Je ne vois pas... j'imagine... peut-être...

Pourtant, j'avais senti l'urgence de partir, la nécessité pour ma famille, pour tous ceux que j'ai laissés, la promesse de rencontrer quelque chose de nouveau, d'apaisant, qui allait m'aider à reconstruire pour moi et ma famille quelque chose. La promesse, la promesse d'un retour, d'un retour rapide. Mais des rapides retours, on sait ce que c'est. C'est comme quand une guerre commence, on dit qu'un jour on sera de retour à la maison sain et sauf, et puis... l'histoire en décide autrement. L'histoire... est-ce que c'est le début ou la fin de cette histoire ?

En tous cas, ce que je perçois, c'est que nous sommes sur ce radeau, désespérés, la mer est de plus en plus agitée et au loin j'aperçois une flotte qui s'approche de nous. Est-ce un bateau ami, un bateau ennemi ? Dois-je avoir peur, dois-je crier ? Dois-je prier ? On est trois sur ce radeau. Les vagues tumultueuses frappent le bateau à droite et à gauche.

Mais le soleil se lève enfin. Est-ce que c'est un signe d'espoir ? Est-ce que ces gens vont nous aider ? Comment va-t-on être accueilli ? Je repense à l'Odyssée. Il en avait de bonnes, Homère ! Son héros Ulysse

se sortait toujours de tous les mauvais coups, mais nous... Allons-nous nous en sortir? Déjà plusieurs morts depuis toute cette, cette tumultueuse...

Enfin, des bruits nous parviennent du bateau. On nous jette des échelles de corde, on nous dit: «Montez, montez, vous serez les bienvenus à bord». Et après? Que m'arrivera-t-il? Une fois montée à bord, serais-je sauvée ou irais-je en enfer? Et après, que nous arrivera-t-il à tous? Nous arriverons dans un pays où «vous êtes les bienvenus», mais je connais la chanson: il y a beaucoup de loups déguisés en agneaux. D'abord un peu de repos. Demain j'aviserais. Demain je verrai.

Nous montons donc dans le bateau qui nous accueille. Moi, ça me donne un peu d'espoir, ça me réchauffe le cœur de savoir qu'on peut se retrouver dans un lieu un petit peu plus sûr. Mais ce n'est qu'un intermède, je ne sais pas de quoi après sera fait.

Enfin de quoi manger, après toutes ces journées et ces nuits en perpétuel combat. Enfin arrivés dans des lieux sûrs pour tous. J'ai envie de me reposer et de dormir, mais j'entends des vociférations. Un groupe d'hommes et de femmes assez jeunes arrive en brandissant des pancartes: «Identité! Identité! Nous ne serons pas remplacés.» Je me réveille par ce bruit, par ces cris, et je me rends compte qu'on a finalement fait un long voyage avec ce bateau qui nous a accueillis, qui nous a repris. Combien de temps avons-nous dormi? En tous cas, arriver ici sur la terre ferme me donne cette sensation d'inquiétude. Je ne suis pas certain que les problèmes soient terminés.

Finalement, une fois arrivés sur la terre ferme, les personnes de ce pays nous aident, nous apportent à manger et à boire, nous réconfortent avec des vêtements... enfin avec tout le matériel nécessaire pour pouvoir avoir une vie heureuse ou je ne sais quoi. Nous, nous étions dans notre petit bateau en plein milieu de la mer agitée pour au final en arriver où aujourd'hui?

À peine ai-je mis pied à terre que je dois à nouveau fuir. Ne pas me faire rattraper, ne pas me faire contrôler. Aller de l'avant, de l'avant et encore de l'avant. Il faut aller de l'avant, mais j'ai de la chance parce que certaines personnes d'ici dont je ne comprends pas le langage m'accueillent et me tendent la main. Cette main tendue me rassure, mais quel sera mon avenir dans ce pays où je ne connais rien ? Je suis comme perdu, dans un univers étrange où je ne comprends rien, où je suis incapable de voir la suite. Va-t-on me mettre en quarantaine ? Est-ce que je deviens un animal ? Va-t-on me soigner ? Est-ce que le groupe est au complet depuis que nous sommes partis ? Il y a eu quelques morts, mais on se retrouve finalement avec nos familles, nos amis. Mais quel futur, finalement, aurons-nous ? Est-ce qu'il sera meilleur ?

Alors que nous sommes en train de nous reposer, de manger grâce à la bienveillance de certaines personnes, on entend tout d'un coup des coups de sifflet, des bruits, des cris. Et que ne voit-on pas ? Une rafle ! La police ! Mon dieu ! Qu'est-ce qui va nous arriver ? Va-t-on nous enfermer ? Voilà qu'on nous emmène maintenant dans des endroits grillagés, enfermés, sans contact humain, dans l'attente. Nous sommes considérés comme des détritres, des moins que rien. Nous avons quitté notre pays pour quelque chose de mieux mais là, je n'y comprends plus rien, tout ce qui se passe autour ne me...

Il paraît que dans un pays on sépare les enfants des parents. Est-ce possible ? Est-ce possible qu'en 2019 ce qui nous est arrivé puisse arriver aujourd'hui ? Est-ce possible que dans 20 ans après ou dans 40 ans plus tard... Que sera ce monde, que deviendrons-nous ?

Et toutes ces réflexions que je me suis faites, assise devant cet agent communal qui me posait des questions, eh bien toutes ces réflexions sont venues à moi d'un seul coup, en quelques secondes. Tous ces souvenirs de ce voyage long, pénible, avec des moments de chaleur

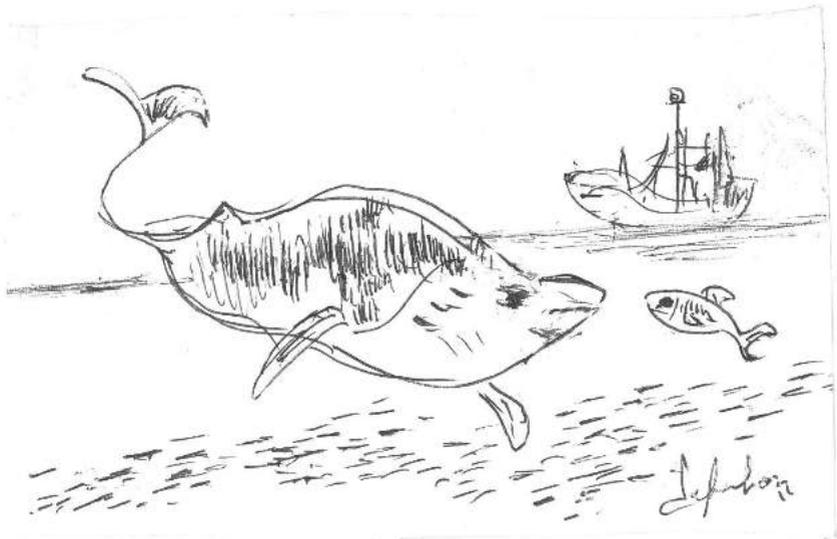
humaine, tout ça m'est venu en tête, et pendant ce temps-là, cet agent me demandait des papiers.

Je suis fatigué, je suis fatiguée, je vais tout arrêter. Seule fois où je retourne en arrière.

Geraldine, Nectaria, Josée, Olivier, Marcel et Cayetana.

Mars 2019





Le poisson rouge

Il était une fois un poisson rouge qui voulait devenir baleine.
Puis, un jour, il trébuche sur un gros caillou, quand une dame âgée vient l'interrompre en criant que l'on avait volé son sac à main.

« Bonjour, dit le père Noël à Claudine, qui lui sourit gaiement.
- Je me pourlèche déjà les babines, répondit-elle. »

Voilà, les contes de fées ne sont plus ce qu'ils étaient !

La morale de cette histoire est qu'il faut se méfier des gens qui sourient tout le temps.



Léa

«Au détour du hasard de la vie, j'ai rencontré Léa, dont chaque mot tranche comme une lame de rasoir qui raconte une histoire brisant la solitude des mots.

Le sourire de son regard me raconte qu'elle n'est ni d'ici ni d'ailleurs.

Lors d'une conversation, nous avons parlé de notre identité. Elle a été étonnée d'apprendre que je suis toujours italienne, malgré mes nombreuses années en Belgique. Elle, elle a la double nationalité, libanaise et belge. Au détour d'une phrase, comme un cadeau, elle m'a dit que son père est syrien et sa mère palestinienne.

Puis, nous avons pris des crayons de couleur et pour dessiner un arbre. Nous l'avons chacune dessiné sans racines.

Où planterons-nous l'arbre de la mémoire ?

Dans un souffle, elle m'a dit: «Ici, nous jetons la nourriture, là ils meurent de faim.

Ici, les enfants vont à l'école, là ils font la guerre.

Ici, il y a des hôpitaux, là il n'y a plus de médecins.

Ici, il y a de belles maisons, là il n'y a plus que ruines.»

Là, c'est eux aujourd'hui, peut-être nous demain.

Mais ici, restons vigilants, les loups aux croix gammées sont à nouveau à nos portes.»



Lepowky

Tenues de route

Nos motos au fond du garage étaient passablement défraîchies, et pour pouvoir prendre le départ, nous avons dû les requinquer à l'huile de coude.

De nos placards nous avons ressorti nos tenues de route.

Nous voilà lancés sur l'autoroute comme sur le chemin d'une école la plus buissonnière possible, avec casques et sans bagages ou si peu. Combien de temps faudra-t-il à nos bécanes pour nous amener à destination? Aucune idée, mais prendre racine n'aurait pas été envisageable.

La première nuit, nous avons jeté notre dévolu sur un hôtel miteux, contraints de partager une chambre étouffante avec une colonie de cloportes qui s'y était installée en villégiature. À deux, nous avons tenté d'ouvrir l'unique fenêtre, tandis que le troisième descendait dire au patron notre façon de penser.

Vers midi le lendemain, nous nous sommes arrêtés au bord d'un lac, ou était-ce un estuaire, ou encore une mer, on ne voyait pas de rive en face et, les casques à la main, nous avons bu goulûment l'air frais qui nous giflait doucement. Voilà que s'approche un quidam qui nous adresse des mots que nous ne comprenons pas dans une langue que nous ne connaissons pas. Il nous montre une barque amarrée à un ponton. De toute évidence, il nous propose de nous faire passer de l'autre côté. De notre part, hochements de tête négatifs. La barque n'a pas l'air bien vaillante et nous n'avons rien à faire sur la rive d'en face. Avec ce genre de barque pourrie, c'est le naufrage assuré, ai-je dit. Et les autres d'embrayer: «Est-ce que les journaux parlent encore des naufrages, il y en a tant...»

J'ai rabaissé ma visière d'un geste radical.

Nous avisons un hôtel en bordure de la ville voisine. Chats échaudés, nous demandons crânement à voir les chambres, pas question de

répéter la plaisanterie de la nuit précédente. Passables, les chambres. On se pose ici. D'ailleurs, au rez-de-chaussée, on trouve un petit restaurant, de quoi se restaurer sans devoir sortir, avant une bonne nuit de sommeil.

C'est un menu imposé, tout à fait mangeable. Nous mastiquons gravement. Puis, le patron s'assied sans façon à notre table avec quatre verres et une bouteille de grappa. C'est parti pour tailler une bavette, l'homme nous apprécie visiblement : pas pour nos beaux yeux, mais parce que la clientèle semble rare et qu'il faut saisir toutes les occasions de discuter de choses et d'autres avec les visiteurs de passage tout en monnayant l'hospitalité

À un moment, il plisse les yeux et nous demande : « Vous avez voté, aux dernières élections ? » Nous nous raidissons, échangeons un regard, les élections sont très souvent un terrain miné dans une conversation. Nous gardons le silence. Bien que nous ne sourions pas, atterrés que nous sommes par les résultats du scrutin, le bonhomme déclare : « J'ai l'impression que nous partageons un peu les mêmes idées, vous et moi... » Il se lève et va farfouiller derrière son comptoir, d'où il ramène une liasse de papiers divers. Nous pâlissons. Rien que de la propagande d'extrême droite. Satisfait de lui, persuadé dans sa petite cervelle qu'en tant que motards nous ne pouvons qu'être séduits par sa propre idéologie, il se met à nous commenter à sa façon la vie politique de la ville, avec des noms que nous ne connaissons pas. De plus en plus exalté, il débite au kilomètre les pires fantasmes du fascisme, avant d'atteindre son zénith en concluant : « Ce sont les Juifs derrière tout ça. Ma mère m'a toujours dit de me méfier des Juifs ».

Impossible de garder le silence plus longtemps. Je mets les pieds dans le plat : « Nos mères à nous, elles nous ont plutôt dit de nous méfier des cons ». Le type blêmit. Il prend la bouteille de grappa et fait mine de se lever, mais je lui crie de s'asseoir. Je me surprends moi-même de mon attitude, mais comme il insiste, je le saisis par les épaules et le remet de force sur sa chaise. Il voudrait prendre l'aventure à la

blague, mais nos regards à tous les trois, c'est clair, le tétanisent. Est-ce qu'on va lui casser la figure ? On décide tacitement de faire plutôt une tentative de pédagogie. On démonte pièce par pièce la petite mécanique installée dans la petite cervelle de sa petite tête de beauf, mais il est évident que pour lui on parle chinois, d'ailleurs il ne nous écoute pas. Entre-temps je vois une femme nous épier derrière une sorte de rideau de perles, puis s'éclipser. La femme du patron, sans doute. Elle doit composer un numéro sur son portable. Pas question de laisser à Eva Braun le temps d'appeler ses petits camarades à la rescousse : en une seconde je suis sur elle, je lui arrache le portable. S'attarder ne serait pas une bonne idée. Nous sautons sur nos motos, on se casse, mauvais coucheurs, on ne laisse même pas de pourboire. Ce soir, on dormira à la belle étoile. Pas de chambre à payer, pas besoin de montrer patte blanche, le dôme céleste est à nous. Je ferme les yeux, mais je ne dors pas.

Ma toute première moto était une Yamaha d'un beau bleu métallisé. Elle était assez peu bruyante. Souple, vive, docile. A tout hasard, je la comparais à une guêpe égarée en ville, à une étoile filante détachée du ciel. Je ne sais plus dans quelle casse elle a péri. Je me souviens que mon casque était bleu lui aussi. Ne me demandez pas pourquoi tout cela me remonte à l'esprit en ce petit matin, après la nuit en plein air, pendant que nous fonçons sur l'autoroute tracée maintenant dans une terre plus sèche.

Nous passons la frontière sans avoir à montrer patte blanche.

Beaucoup de cheveux dans le potage les jours suivants. Un pneu à changer. Le niveau de carburant pris tout à coup dans une bizarre course vers le bas. Des fuites d'huile et nous laissons derrière nous des arcs-en-ciel sur le macadam. Puis, un flic nous fait descendre des motos, rendu soupçonneux peut-être par nos plaques étrangères. Il tourne autour des machines, l'air vaguement inquiet, comme s'il y voyait des tigres attendant le meilleur moment pour bondir.

Le même jour, nous voyons une femme en train de jardiner dans son parterre, devant une maison basse. Elle fredonne un air d'opérette : la Veuve du Colonel. Offenbach. Elle sourit, et c'est un changement pour nous, après tant de têtes de cimetières sous la pluie et de faciès hostiles. « Où allez-vous ? » demande-t-elle. Pour être honnêtes, reconnaissons-le, nous ne le savons pas exactement. Elle désigne du menton une petite route. « Je ne vous conseille pas d'aller dans cette direction-là, à moins que vous n'ayez envie de visiter le centre fermé. » Et nous, perplexes : « Le centre quoi ? » Elle nous affranchit, nous filons. Centre fermé, clapier à humains de tous âges, hébergement sans réservation préalable.

À mesure que nous approchons du but, orientés par la cartographie du ciel nocturne, nous voyons les habitations se faire plus denses, le paysage s'urbaniser, même si souvent nous longeons des champs étendus, vastes, étales. Il y a dans l'air l'odeur d'un début d'été.

Nous devons tout faire pour arriver à temps. Nous limitons nos plages de repos, c'est un peu une course contre la montre. Si nous prenons du retard, les pouvoirs publics arriveront à leurs fins, en toute légalité. Ce sera un nettoyage comme il y en a déjà eu d'autres, un coup de balai sur des humains. À dire vrai, nous ne pourrions peut-être pas faire grand-chose, nous avons présumé de nos forces sans doute, mais au moins nous mettrons le plus possible de grains de sable dans la machine, nous prêterons main-forte à d'autres pour empêcher le carrousel des haines de tourner en rond dans la nuit qui descend. Alors, nous fonçons avec toute la puissance de nos bécanes, de nos cylindrées furieuses. Une nuit, on nous vole les bagages, mais nous faisons la part du feu, on roule. Une carte nous montre où se trouve le parc dans lequel des centaines de gens, chanceux d'être encore en vie pour beaucoup, vivent sous des tentes. C'est pour eux que nous venons, sans autre cadeau que la bienveillance et la rage de vivre. Ils seront peut-être surpris de nous voir, peut-être pas, notre visite n'est pas annoncée. Mais de nos jours, les nouvelles vont vite.



L'écolier farceur

Il était une fois un écolier farceur. Soudain, il rencontra pendant sa promenade une vieille branche qu'il avait connue du temps où il jouait au trombone dans la bande du quartier.

« Bonjour, mon beau prince, quoi de neuf ?
Je n'ai pas envie de te répondre !
Ah, merci, je ne te voyais plus. J'aurais pu te perdre... »

La morale de cette histoire est que la vache, de par sa couleur rose, est plus visible que la petite souris bleue, verte... donc, qui voit d'abord le gros, ne verra pas le plus petit en finalité.



Le gant noir

Une collègue de travail m'avait demandé l'autre jour pourquoi je portais toujours un gant noir à la main gauche. C'était un gant en cuir qui semblait s'être fondu dans ma peau. Je ne le retirais jamais et je ne le sentais plus comme un corps étranger. C'était étrange, car en y prêtant plus attention, je me rendis compte qu'il avait l'apparence d'un trou noir où venaient s'échouer de lointains souvenirs et de vagues sensations noyées au fond du temps. Sans la question de ma collègue, j'aurais complètement oublié l'histoire qui se cachait dans ce gant.

Cela faisait des années que je vivais à Bruxelles et jamais personne ne m'avait fait la moindre remarque, personne ne m'avait jamais posé de questions. Je passais presque inaperçue, malgré mon apparence un peu mate, mes cheveux un peu foncés. Passe-partout. Presque...

Un jour que je prenais le tram, je regardais, comme d'habitude, défiler les maisons et les arbres pour me distraire du temps long du trajet... C'était ma petite échappée à moi, comme un voyage dans le voyage, où il m'arrivait de m'imaginer être un tigre qui s'échappait à toute vitesse. C'était mon histoire à moi.

Mais de quoi je m'échappais, au juste? Je ne trouvais jamais la réponse, car elle glissait entre mes mains comme le rêve qui se dissipe au réveil. En général, cela se produisait au moment même où j'arrivais à destination. Mais cette fois-ci, ce fut un tapotement sur le genou, comme une intrusion, qui me ramena à la morne réalité d'un tram bondé, bruyant et indifférent. Mademoiselle... mademoiselle... disait une petite voix de femme qui se faufilait dans le tiède brouhaha du tram. Je sursautai. Mais pourquoi me touchait-on? J'étais perplexe,

incapable de pousser un cri ou d'exprimer mon désagrément. J'avais juste envie de dire bas les pattes, je ne suis pas une bête !

Une bête...le tigre s'empara de mon regard pendant une fraction de secondes et puis se dissipa.

Un couple d'une cinquantaine d'années était assis devant moi et tentait d'attirer mon attention. La dame, plutôt bien apprêtée, esquissait un sourire pincé et me perçait de son regard bleu pâle. Elle était accompagnée d'un monsieur rondelet, un peu satisfait de sa personne, qui me dévisageait de ses petits yeux insipides. Ils avaient tous deux posé leur regard sur ma main gantée, puis me regardaient avec la curiosité de ceux qui se trouvent face à un animal rare.

Un animal rare... Avais-je l'air d'un animal rare ?

La bienveillance suspicieuse du couple me mettait plutôt mal à l'aise. Je ne savais pas comment les regarder. Malgré mes nombreuses années à Bruxelles, je ne parvenais toujours pas à me débarrasser de cette sensation de désavantage, d'être en dessous de ces personnes qui ont toujours l'air d'être à leur bonne place, légitimes en toutes circonstances.

Finalement, avec un sourire bonasse, ils me demandèrent pourquoi j'avais un gant noir à la main gauche. C'était curieux, la question me paraissait si étrange que cela me faisait sourire. Je voyais bien que cela les mettait un peu mal à l'aise. Je me contentai de garder le silence, sentant au fond de moi que je n'avais aucune obligation de leur répondre. Le tigre avait repris du poil de la bête.

Leur regard troublé se transforma rapidement en posture paternaliste, puis en œillade suspicieuse, un peu nerveuse. Ils murmurèrent

quelques petites phrases incompréhensibles parfumées de défiance, puis m'adressèrent un sourire nerveux. Les gens n'aiment pas qu'on ne leur révèle pas dans quelle case on est rangé. Ils baissèrent les yeux, entre incompréhension et déception.

Le tram s'arrêta une première fois. Des gens descendaient, de nouvelles personnes montaient. Je pris le livre que j'avais dans mon sac et me plongeai dans ma lecture. Je voulais juste ignorer ces gens, ne pas leur laisser la moindre occasion de satisfaire leur curiosité, leurs certitudes. Je sentis cependant leur regard rapace tenter de se poser, non plus sur moi, mais sur la couverture de mon livre. Cherchant désespérément à capturer l'indice incontestable qui livrerait le secret de mes origines, ils se contorsionnaient sur leur siège, suivaient mes gestes, tels les chats qui suivent leur proie du regard, jusqu'au moment fatal où ils l'attrapent.

Agacé, le tigre ferma brusquement le livre, le rangea dans son sac et se leva.

Les chats se crispèrent, puis s'immobilisèrent, terrifiés. Un cri aigu s'échappa.

Le tram freina longuement. Il s'arrêta net à Louise, obligeant les passagers debout à bien s'accrocher aux barres pour ne pas perdre l'équilibre. Je me levai. Tandis que je m'apprêtais à descendre du véhicule, dehors, une foule de personnes s'était amoncelée à l'arrêt et s'approchait, comme un seul homme, des portes du tram. Menaçantes, elles poussaient pour monter et nous empêchaient de descendre. Certains passagers avaient le visage écrasé contre les fenêtres, d'autres étaient littéralement coincés entre deux corps ou alors agressés par les sacs à dos que les propriétaires trop pressés de monter ne se donnaient même pas la peine de porter en main. Toute cette foule en folie, presque enragée, semblait aveuglée par son seul

objectif: monter, occuper, conquérir, ne pas être abandonné à terre ou laissé pour compte. Pouvoir rentrer chez soi. Et nous qui étions coincés, à l'intérieur, rêvions de nous libérer, de nous envoler, de sortir de ce monde oppressant, étouffant, colonisant.

C'est à ce moment-là que je sentis une main se saisir de la mienne. Ma main noire. On me tira avec une force telle que j'eus l'impression qu'on me l'arrachait pour la troisième fois. C'était inscrit dans les lignes de ma main: trois prénoms pour trois vies, trois destins, chacun vécu dans des lieux et des moments différents. Le premier avait tracé le chemin de mon enfance sur les pas et les voyages d'un passé profond et lointain que j'avais reçu des mains de mes parents, qui eux-mêmes l'avaient reçu de leurs parents, qui l'avaient hérité de leurs propres parents, et ainsi de suite jusqu'au moment du début, du commencement: l'arrivée de l'immense caravelle conquérante en terres américaines qui unit dans le sang et la cruauté deux mondes qui autrement ne se seraient jamais rencontrés.

Le deuxième s'était inscrit dans les sentiers rouges que formaient sur le flanc des montagnes grises, la nuit tombée, les torches allumées des paysans qui fuyaient la violence qui sévissait dans ma région. J'avais rejoint le cortège comme tous les autres, espérant ne jamais tomber entre les mains des tortionnaires. La ligne rouge avançait lentement mais sûrement dans le silence.

Lorsque la lumière s'éteignit, l'interrogatoire commença dans le ventre de la montagne. Il dura des heures. Tout était gris, tous étaient gras. On me prit violemment la main gauche. Puisque tu aimes écrire... et l'homme que je ne parvenais pas à voir mais dont je distinguais le petit sourire bonasse, sa petite voix satisfaite, celle de ceux qui se sentent si sûrs d'eux, traça avec la pointe de son couteau des mots inintelligibles sur les plis de ma main. Je ne parvenais pas à crier. Je

pense que je m'étais évanouie dans un trou noir. Noir comme l'ébène des arbres qui pleuraient tout le sang de leurs écorces écorchées. J'entendais le murmure des feuilles, comme des voix à peine audibles à cause de l'oppression, criant en noir et blanc leur douleur et leur désarroi.

Des années après, je me réveillai meurtrie, voulant échapper à ce mauvais rêve. C'était le moment de lever l'ancre. Ma carte de vie défigurée, je décidai de la soigner avec l'eau salée de l'océan sur lequel je naviguais enfin vers un autre destin. Arrivée à bon port, je dus justifier auprès de sombres autorités les raisons pour lesquelles je voulais m'installer ici, sur ces terres qui n'étaient pas miennes. Je leur montrai ma main meurtrie. Ils me répondirent qu'un gant noir suffisait à réparer le passé et qu'en aucun cas la plaie ne pouvait justifier mon souhait de rester ici. Je fus sommée de retourner dans leurs bureaux avec la régularité d'une horloge, sans la moindre garantie de régularisation de mes documents... Les démarches furent longues et pénibles, égarement de documents, demande non formalisée, traduction jurée contestée. Et il fallait à chaque sollicitude, à chaque démarche échouée, tout recommencer à partir d'une longue file de personnes qui commençait à 4h00 du matin, sans l'assurance de pouvoir être servie comme l'administration le promettait.

Mille allers-retours pour la moindre signature, le moindre timbre formel... jamais je ne pus obtenir exactement ce dont j'avais besoin. Seul le temps éroda leur attention et moi, devenue un animal politique, je me fondis dans la masse et m'enracinai dans ma terre d'adoption. Seule ma peau de tigre me trahissait de temps à autre, mais c'était pour me protéger, surtout pour protéger ma main meurtrie sous le gant noir.

Le tigre fit un bond en arrière au moment même où ma main fut

fermement tirée par l'inconnu. Lorsque le jeune homme s'aperçut qu'au bout de la main il y avait une personne, il fut tout surpris et se confondit en excuses. Madame, désolée, je ne savais pas... je pensais que c'était un sac.

Un sac. Finalement, ma mystérieuse main avait été l'objet d'une tentative de vol. Le vol d'un simple sac contenant la carte de mon histoire, une poche sans fond remplie du récit d'un très long et lointain voyage de traverse imprimé dans la mémoire de ma peau. Mais cela, le jeune homme ne pouvait le savoir. On ne sait jamais ce qui se passe au fond des gens.

Quelque peu hérissée par ce contact inattendu, j'avançai au milieu de la foule où se mélangeaient comme dans un port ceux qui voulaient partir quelque part et ceux qui rentraient chez eux. Je tenais contre mon cœur ma main habillée de sa précieuse enveloppe noire, comme si je craignais de perdre la carte de mon existence.

Le tram referma ses portes. Pendant que la foule se dispersait, le tigre se dissipa, il n'en restait qu'une fine poussière entre mes mains, qui s'envola comme des aigrettes de pissenlit.

Migrations Exode Ici et ailleurs

Solidarité

Accepter

Changement

Exil

Bible

Conflit et guerre

Départ

Appel - Départ
Immigration
Famille déracinée
- Exil
- Accueil
- Accueil

- Forme de passage
- Passage
- Nouvelle vie
- Nouveaux lieux
- Échappée

Passage
Le long

Accueil
Cerveau
Famille

Voie

Passage
- Passage
- Passage
- Passage
- Passage

Accueil

Départ

Départ

Culture

Religion

Étranger

Rupture

Souffrance

Exil
- Exil
- Exil
- Exil

Départ

Migrations
- Exil
- Exil
- Exil

Exil

Exil
- Exil
- Exil
- Exil

Présentation individuelle des membres du collectif

Marcel Bavais

Né dans les années 50 (1951) dans une famille de 5 enfants, y étant le quatrième, j'ai vécu une jeunesse très heureuse grâce aux mouvements de jeunesse (patro) et à une éducation parentale très rigoureuse. Marié à 24 ans, et malheureusement sans enfants, mais avec le bonheur d'être toujours en compagnie de ma chère et discrète épouse Jacqueline. Indépendant à 28 ans dans le domaine électromécanique générale (ascenseurs et électricité générale) et ce, jusqu'à 59 ans. Des années remplies de rencontres internationales et parsemées de découvertes permanentes.

Le bonheur d'une carrière bien remplie, mais qui n'est pas encore terminée.

Et surtout, aucun regret, même si cela n'a pas été facile tous les jours. Heureux aussi d'avoir intégré le Collectif des Scribes qui est un dérivatif pour un homme très actif.

Merci à mes collègues scribes.

Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, une plume de hibou s'enroule entre mes doigts et je me mets à écrire sur le dos du ciel des petits récits peuplés d'étoiles de mer, de tigres suspendus à des gouttes d'eau, de feuilles mortes qui crient leur peine, d'hommes et de femmes

aux destins bizarres. Le chemin des rêves est sinueux.

Geraldine Catino

Après avoir voyagé parmi les nuits de mes souvenirs,
me voilà itinérante entre rêve et réalité.
Je vole des mots que j'écris,
je les libère dans d'autres phrases,
qui deviennent des images.
Les mots que j'ai lus ont enrichis mes rêves,
et je rêve de nouveaux mots
que je vole au rêve...

Josée Gallois

J'ai passé la plus grande partie de ma vie au milieu des immigrés marocains de la 1ère génération. Par mon texte, j'ai voulu présenter une approche de leurs rêves (qui ne se réaliseront jamais) et de la réalité à laquelle ils ont été confrontés.

Olivier Schneider-Depouhon

Olivier Schneider-Depouhon, né à Charleroi dans les années cinquante du siècle précédent, est un intermittent de l'écriture. Chez lui, les livres ne sont jamais loin, livres lus, aimés, partagés. Demandez-lui s'il est né dans une bibliothèque, il vous répondra que c'est peu probable, mais sans doute pas très éloigné de la réalité.

...et **Nectaria Kasimakis** nous a accompagnés tout le long du parcours.

Accorder un espace dans notre compilation aux lieux et associations traversés est une façon de les mettre en valeur, de les rendre (encore) plus visibles et de les remercier de leur accueil.

La Boutique culturelle - Anderlecht

www.boutiqueculturelle.be

Pour son tout premier parcours d'écriture, le Collectif La Compagnie des Scribes a choisi de se rencontrer essentiellement à la Boutique culturelle d'Anderlecht.

Fondée en 1993 et située au cœur du quartier Cureghem à Anderlecht, la Boutique culturelle a pour but de promouvoir la cohésion sociale et le dialogue interculturel. Elle est un espace carrefour où se créent des rencontres entre des personnes et des groupes de cultures, d'âges, d'habitudes de vie, de rêves et de projets les plus variés possibles, et où sont valorisées des initiatives constructives qui contribuent à une vie de qualité et à la construction d'un devenir commun, qui répond au défi du vivre ensemble dans un monde où les flux migratoires sont de plus en plus importants.

Convaincue que la culture renforce la solidarité et crée du lien social, la Boutique organise des activités socio-artistiques et culturelles afin de susciter et soutenir les rencontres entre différents groupes sociaux et culturels présents à Cureghem. Elle met ainsi en valeur la créativité des personnes et des associations proposant des démarches constructives qui suscitent le questionnement. Les réalisations novatrices et créatives, les pratiques artistiques et culturelles en tant qu'expression des identités, des idées, des rêves, des conceptions, des aspirations et des besoins, sont vecteurs de dynamisme et de vitalité pour un individu, un groupe, un quartier, une ville.

Installés dans la salle d'exposition, les membres du collectif se sont laissé·e·s inspirer par les œuvres et les différentes expressions artistiques qui s'y sont succédées au fil de leur parcours.

Entr'âges – Anderlecht

www.entrages.be

Entr'âges est une association dont la mission est de favoriser les liens entre les générations dans une dynamique de solidarité et de réciprocité à travers des projets et des activités intergénérationnels, mais aussi par un travail d'information, de formation et de sensibilisation à propos de l'âge afin de changer les perceptions que nous en avons.

C'est en ses locaux que les écrivant·e·s ont travaillé la lecture à haute voix.



ENTR'AGES

Le Collectif La Compagnie des Scribes remercie Entr'âges pour son initiative de lancer un collectif intergénérationnel à Anderlecht et pour le soutien apporté à son bon déroulement. Un merci tout particulier aux membres de l'atelier d'écriture Neruda II qui, à la suite de la publication de leur recueil *Vagues impressions par-dessus le canal...* ont été motivés à poursuivre l'aventure de l'écriture à travers la création d'un collectif d'écrits.

Merci également à la Boutique culturelle d'Anderlecht qui a ouvert ses portes pour accueillir le collectif dans un environnement créatif et inspirant qui témoigne de la grande créativité dans la commune, ainsi qu'à l'aisbl ScriptaLinea pour son aide précieuse et ses judicieux conseils.

Le Collectif La Compagnie des Scribes remercie tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation.

Le Collectif La Compagnie des Scribes et l'aisbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Benoît De Vriendt pour sa relecture avisée du recueil, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour le graphisme et la mise en page du recueil de textes.

Entr'âges et ScriptaLinea remercient la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission communautaire française pour leur soutien financier dans la réalisation de ce projet.

Des errances, Déshérences a été présenté le 28 juin 2019 lors de la Soirée poésie organisée par la Boutique culturelle et le 12 octobre 2019 dans les locaux de la Boutique culturelle d'Anderlecht.

Projet réalisé avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et de la Commission communautaire française

ENTR'AGES



Scripta lineae
AUSC



Graphisme

Didier van Pottelsberghe

Crédits

L'illustration de la couverture et les photos reprises dans la compilation ont été réalisées par les membres du *Collectif de la Compagnie des Scribes*. Les illustrations ont été réalisées par Olivier Schneider-Depouhon et par Geraldine Catino.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.collectifsdecris.org
et sur www.entrages.be

D/2019/13.013/5

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.collectifsdecrits.org

